

Alice Poirier à Henry de Montherlant

6 janvier, 1947

Rilet, c'est alors Paulhan l'auteur de la mauvaise plaisanterie. Remarquez que c'est immanquablement ou Paulhan ou vous ; je ne vois personne d'autre sur qui je pourrais porter le moindre soupçon.

J'étais fâchée, non seulement d'avoir été réveillée de façon désagréable mais de ce fait plus grave : je n'ai rien pu écrire de toute la journée. Mettez-vous à ma place. Maman, naturellement, est sûre que c'est vous. Elle croit même que vous m'avez téléphoné dimanche uniquement pour « juger de l'effet » et que je ne suis qu'une imbécile d'attacher le moindre crédit à ce que vous me dites.

Voilà comment jugent les gens qui n'« aiment » pas.

Très absorbée par mes « *Fêtes de la Mort* ». J'ai, je crois, assez de force pour construire une philosophie tout à fait originale à la façon de Schopenhauer, de Hartmann, etc. et qui me donnera la célébrité. Mais quand ? A soixante ans ? Ce sera un peu tard pour être heureuse.

D'autre part, je sais bien, je ne peux pas être heureuse avant d'avoir produit ce qui est en moi.

Ma destinée, en somme, n'est pas celle d'une femme et je crois que c'est là toute la tragédie de ma vie. C'est comme si j'avais une intelligence, des désirs d'homme et que tout ça se soit malencontreusement glissé à l'intérieur d'un corps de femme. Comment une chose pareille peut-elle arriver ?

Enfin, le plus sage est de faire mon boulot. La célébrité littéraire. Je serai le premier grand philosophe-femme qui ait apparu dans le monde. C'est drôle mais c'est tout de même ça et il faut le faire. Le bonheur après. Je vous épouserai ou je mourrai, je ne sais pas.

Quant à vous, Rilet, je vous en prie, ne mourez pas et attendez-moi. Si je ne vous avais pas rencontré, je crois, jamais je n'aurais eu le courage de poursuivre année après année ce rude boulot. J'aurais épousé un imbécile, moins viril que moi-même, et toute ma vie eût été gâchée. Elle n'est pas heureuse, ma vie, certes non ! Mais enfin elle n'est pas gâchée.

Je me demande si vous m'avez aimée, comprise si magnifiquement et si à fond que ce ne pouvait être que de l'amour. O Rilet chargé de mystère ! Plus digne peut-être encore d'être aimé que je vous aime !

Je vous téléphonerai bientôt.

A vous,

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi soir février 1947

Rilet, vous m'avez l'air bien peu au courant des disputes de la littérature actuelle. Voici pour compléter vos renseignements.

-516-

Je travaille beaucoup. J'ai découvert ce que c'était que la liberté, ce qui m'ouvre grandes les avenues de la morale.

Illusion ? Je crois être aussi grande – et plus grande en philosophie – que Sartre. Mais pour le moment Sartre m'écarte. Enfin, il est bien passionnant dans la vie de désirer quelque chose...

Si vous venez à la Bibliothèque, je vous montrerai la salle ovale. Très triste que les amours des ténias et des huîtres « tour à tour mâles et femelles » n'aient pas fait bondir votre inspiration. Ce « tour à tour mâle et femelle » m'enchanté !

Affectueusement,

Alice

Paulhan, dernièrement, vous aime. Je me demande pourquoi.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 5-2-47

J'espère, cher Rilet, que le froid va de nouveau vous chasser vers la Bibliothèque. Quand vous viendrez, téléphonez-moi un ou deux jours à l'avance ; je pourrais ainsi vous faire garder les bouquins que vous désirez. Vous gagnerez un peu de temps.

Je vous écris aussi pour vous dire ceci, Rilet. Prenez garde au froid, dormez avec deux bouillottes chaudes, une contre les pieds et l'autre contre la poitrine. Aussi vous éviterez sûrement les bronchites. Je suppose qu'il ne fait guère plus chaud dans votre chambre que dans la mienne. Il y a quelques années, vous me disiez pourtant que vous vous chauffiez avec du bois ? Et en 40, que vous aviez toute une installation au gaz ? Je n'ai jamais rien compris à vos systèmes de chauffage qui varient aussi curieusement tous les ans. Ou plutôt, j'ai depuis longtemps compris : c'est le néant.

Nous ne sommes guère mieux partagés. Un poêle à bois dans le salon mais il y a mes parents, les deux chats, impossible d'exiger le silence. C'est mes parents qui discutent du ravitaillement ou alors c'est un des chats qui s'oublie sur le parquet. Travailler dans ces conditions... Je serais contente si je pouvais allumer un de nos radiateurs électriques dans ma chambre ; malheureusement ça m'est défendu. Faire comprendre à mes parents que j'ai du génie et qu'il me faudrait à la fois chaleur et silence est au-dessus de mes forces.

J'espère toujours que Paulhan prendra mes Fêtes de la Mort pour ses « *Temps Modernes* » mais sans y croire trop. C'est Sartre qui paraît-il décide, ou plutôt c'est Simone de Beauvoir. Et quand vous avez à faire à une femme... Il est vrai que Paulhan prendrait alors l'article pour une de ses revues de luxe mais ça alors, ça ne me dit plus rien. Les revues de luxe, ça s'achète mais personne ne les lit. Et moi, je veux être lue.

Rilet chéri, promettez-moi de ne jamais exprimer de « regrets » pour vos « erreurs » comme vous le conseille le « Littéraire ». Ce reniement de vous-même serait un coup sérieux pour mon affection. En tous cas, moi à votre place, je ne le ferais jamais. Vous n'avez rien à regretter ni rien à renier.

Amicalement,

Alice

-517-

Mon ami du midi, que je n'ai jamais vu, est de plus en plus ivre d'emballement. Il a deux soleils dans son ciel intellectuel : Pablo Casals et moi.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi midi 3 avril 1947

C'est vous Rilet, l'auteur de ce magnifique poisson d'avril ?

D'accord, mais :

a/ je ne veux pas d'église. Etant données mes idées religieuses, ce serait un horrible péché et je ne me souille pas de cela.

b/ nous attendrons que j'aie fini d'écrire mes « *Fêtes de la Mort* ». Encore deux chapitres de morale, et j'ai beaucoup trop d'inspiration pour vouloir renoncer à cela. Rien, absolument rien au monde ne peut égaler ce parfait bonheur : la maîtrise d'un art. Or, je me trompe peut-être, mais cette maîtrise, je crois l'approcher.

En aucun cas, renoncer à cela.

Amicalement. Je me demande quel poisson d'avril inventer pour vous ?

Alice

P.S. Vous ai envoyé hier mon premier chapitre de Morale.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mardi 8 avril 1947

Rilet,

Je me demande ce que vous décidez au sujet de De Gaulle. A mon avis, il fait son petit führer, ce qui peut paraître assez déplaisant. D'autre part, il a raté toutes les occasions de sauver la France alors qu'il était au pouvoir et acclamé à l'unanimité. Bon. Mais s'il était quand même le seul rempart possible contre le communisme ? Si c'était la dernière et seule chance pour la France – qui n'est tout de même pas communiste dans sa majorité – d'échapper au communisme ?

Je suis perplexe. Je me demande si pour la première fois de ma vie – et bien que ce soit contraire à ma religion – je ne voterais pas.

Je n'ai pas essayé de connaître l'opinion de Papa – d'ailleurs je n'en tiendrais aucun compte. Quant à ma mère, ce n'est que sarcasmes et sifflements devant notre incurie.

Mon petit chat noir est de nouveau gros et gras, ce qui lui fait pousser à nouveau un désir de chatte. Mais cette fois-ci, il l'exige à domicile. La maison est pleine de hurlements ce qui ne facilite guère l'élaboration de mes Fêtes de la Mort. Il faut que je trouve une morale neuve, adaptée à notre époque, et une preuve vivante de l'immortalité.

-518-

Quand faisons-nous l'amour, Rilet ? Je vous propose la nuit du 20 au 21 avril 1948 mais je ne veux à aucun prix d'église. Un mariage civil, avec 2 ou 3 invités seulement, qui serviront de témoins.

Vous ferez le dessin de ma robe. Je la voudrais bleu-ciel.

(Tout cela en riant, il faut évidemment que vous soyez d'accord et rien ne me dit que vous l'êtes.) La Bibliothèque ferme du 14 au 28 ; si vous avez quelque chose à lire, dépêchez-vous !

Amicalement, Rilet.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 3 mai 1947

Rilet,

J'ai lu dans le dernier « Carrefour » que vous aviez refusé de faire une conférence à Bruxelles sous les auspices du catholicisme parce que vous n'aviez pas la foi catholique. Comme cela me plaît ! Ne pas transiger avec les choses de Dieu. Jamais.

Au fond, je ne vois qu'un défaut chez vous, Rilet, mais extraordinairement vif et puissant : la radinerie.

Encore, faudrait-il s'entendre. Vous n'êtes pas du tout (à mon idée) attaché à l'argent pour en avoir. Au contraire. Vous renoncerez dix fois à l'occasion d'en gagner. Vous auriez pu épouser une riche héritière et vous ne l'avez pas fait. Donc, en un certain sens, mépris absolu de l'argent. (*Le Maître de Santiago* illustre bien cet aspect de vous.)

Mais d'autre part, un défaut terrible : vous ne lâchez pas facilement l'argent que vous avez. L'idée que vous dépenseriez mille francs pour un repas alors qu'on peut fort bien déjeuner à 60 (à votre avis !) vous fait horreur. (L'idée que le don de « Service Inutile » pourrait vous rapporter une caisse de vins et qu'il ne vous rapportera, en fait, rien, vous fait horreur également.) Et moi de réfléchir : si je vous épousais et si vous alliez me forcer, pour faire la cuisine, d'acheter du beurre de 6^{ème} qualité et des œufs pourris ? Remarquez que les robes me sont égales. Que les fards me sont égal. Je porte 10 ans le même manteau et mes bâtons de rouge me durent 20 ans. Mais je n'aimerais pas faire la cuisine avec des œufs pourris. Si j'allais vous empoisonner et vous perdre !

Amicalement,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 11 mai 47

Comme la vie est compliquée, Rilet chéri !

Je sens que je n'aurai le désir vrai de vous épouser (qui correspondra, espérons-le, au vôtre !) que le jour où j'aurai, dans la littérature, la place qui, équitablement, me revient.

Elsa Triolet (1) est connue et moi pas. Mettez-vous à ma place, ce n'est guère juste. Coûte que coûte, il faut faire disparaître cette injustice.

Reçu un mot, très aimable, de Jouhandeau à qui Paulhan avait demandé pour moi l'« Algèbre des Valeurs morales. » Que pensez-vous de Jouhandeau, Rilet ? Son « *M. Godeau intime* » me semble parfois un peu obscur mais quand il ne parle pas de religion, je trouve qu'il écrit très bien. En tous cas, sa façon physique de former les lettres est ravissante : simplicité et netteté.

J'étais dans mon jardin et j'ai vu devant la porte deux clebs qui faisaient l'amour. Il me semble que pour obtenir ça de moi, il faudrait vous y mettre à six fois (au moins !). Bon sang, ça ne sera pas commode et il ne faut pas vous faire d'illusions ; encore heureux si je ne grimpe pas sur l'armoire, comme cette héroïne de la *Sonate à Kreutzer*...

Les chats sont plus discrets quand ils font l'amour, je n'en ai encore surpris aucun dans cette pose ridicule.

C'est vexant que Dieu ait décidé qu'on ferait l'amour par le derrière. Comme si ça n'aurait pas pu se faire par la bouche, comme manger ! D'autant plus que j'ai une certaine répulsion, mi-frousse, mi-dégoût, devant le sexe de l'homme. Certes, je n'imiterais pas cette dame du « *Printemps Noir* » (1) qui alors que l'écrivain Henry Miller était occupé dans les pissotières, le regardait du haut d'une fenêtre, en souriant...

Avez-vous lu le *Printemps Noir* (2) ? Imaginez-vous qu'on a fait toutes sortes d'histoires à la Bibliothèque pour me le donner. « Vous serez scandalisée » m'a dit un bibliothécaire qui a toujours l'air endormi et un peu bégayant. Mais je ne l'ai pas été. Un artiste authentique et l'art sauve tout.

A vous,

Alice

Note (1) : **Elsa Triolet**, née **Ella Kagan** le 12 septembre 1896 à Moscou et morte le 16 juin 1970 à Saint-Arnoult-en-Yvelines, est une femme de lettres et résistante française née de parents juifs de Russie. Elle se marie avec Louis Aragon le 28 février 1939.

Note (2) : **Printemps noir** (*Black Spring*) est un roman de l'auteur américain Henry Miller, publié en 1936. C'est sans doute le plus sombre et le plus désespéré de toute son œuvre. Alors que Miller montrera plus tardivement toute la force de son enthousiasme et de sa confiance dans les vertus d'inventivité de l'Amérique et dans l'énergie sexuelle et créatrice de la jeunesse, notamment dans la trilogie de *La Crucifixion en rose*, *Printemps noir* est marqué par la dépression et le pessimisme, révélant une autre facette de la personnalité de l'auteur. Ce roman, largement autobiographique, fait suite à *Tropique du Cancer*. (Sources : Wikipedia)

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

samedi 24 mai 1947

Rilet chéri,

Vu Paulhan hier. Il a sûrement de l'amitié. Pas à fond et totalement comme vous, bien entendu. Il y a des parties de moi qu'il aime et d'autres qui l'exaspèrent, mais enfin la totalité fait bien de l'amitié. Il n'a rien dit sur mes écrits. Peut-être certaines fautes de goût sont-elles vraiment par trop désastreuses. Il faudrait que je me corrige

-520-

de cela, mais sans vice il faut bien que ma violence et ma sensualité passent quelque part et elles passent dans mes écrits.

C'est dommage.

J'ai des ennuis avec mon petit matou noir. Disparu un mois en février. Mordu à la patte en avril et j'ai eu pour 400 francs de vétérinaire. L'autre soir, il s'est fait violer par un autre chat et il a poussé des cris épouvantables.

Je ne savais pas que les chats étaient pédérastes.

Si nous nous épousions, Rilet, je voudrais que nous ayons un chat. Pas de rideaux aux fenêtres, je trouve ça très bien, pas de tapis, pas de statues, mais un chat... et peut-être des fleurs. Le moyen de vivre sans un chat et des fleurs ?

Affectueusement à vous. La Bibliothèque est fermée lundi et mardi.

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 28 mai 1947

Rilet, je m'interroge sur vous. Est-ce qu'on jouit avec vous, Rilet chéri ? Il me semble que je me jetterais à un époux comme on se jette dans la Seine, dans l'obscurité et dans la nuit. Il y a 20 ans, j'étais complètement folle, je m'imaginai qu'il suffisait qu'on fasse l'amour pour que le ciel descende automatiquement sur la terre. Mais aujourd'hui, une autre image me poursuit. Les jeunes chats, une fois qu'ils commencent à manger, se jette goulûment sur n'importe quoi. J'ai souvent observé avec stupéfaction qu'ils bouffaient de la pomme de terre. Mais après huit jours ils ont pris le goût du poulet et du poisson et il n'est plus question de pomme de terre.

Et alors je suis torturée par cette idée : si le premier homme que connaît une femme devait être, presque à coup sûr, la pomme de terre ? Si vous étiez la pomme de terre, Rilet ? Vous ne pouvez pas savoir à quel point cette idée peut être pénible. Cette nuit épouvantable. Cette nécessité absolue où l'on se trouve d'agir dans la nuit ou alors on n'agit tout simplement pas, ce qui est encore pis.

Et cette fidélité obligatoire qu'on impose aux femmes, qu'en pensez-vous ? La pomme de terre à perpétuité. Ne pas même imaginer qu'il puisse y avoir d'autres mets qu'une pomme de terre. Savez-vous ce qui me donne ces idées ? C'est d'avoir aimé Drieu. C'est d'aimer peut-être aujourd'hui Paulhan. Et en même temps je n'ai jamais cessé de vous aimer vous, j'ai toujours été persuadée que si j'avais à choisir entre Drieu, Paulhan, vous, c'est automatiquement sur vous que je retomberais. Comme c'est drôle ! Je ne vois pas de différence du point de vue physique et c'est pourtant là que fatalement, inéluctablement, il y en a une. La nuit. Et moi qui suis affolée de clarté et d'intelligence !

A vous,

Alice

Vous m'avez promis de téléphoner. N'oubliez pas.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 8 juin 47

Cher Rilet,

Vous n'aviez pas l'air de très bonne humeur ce matin au téléphone, alors je n'ai pas pu causer avec vous comme je l'aurais aimé. Je crois à la guerre entre les Etats-Unis et les Soviets, et avant deux ans. Les mêmes causes produisent les mêmes effets, n'est-ce pas, or Staline fait exactement ce qu'a fait Hitler. Il met le grappin sur la Pologne, sur la Yougoslavie, sur la Hongrie ; exactement comme il y a dix ans Hitler mettait le grappin sur la Rhénanie, l'Autriche, la Tchécoslovaquie, etc. (1) Pour moi, les choses produiront donc les mêmes effets. Il y aura la guerre entre l'Amérique et l'U.R.S.S. et c'est l'Amérique qui la déclarera. C'est aussi l'Amérique qui la gagnera car elle s'y prendra à temps. Si elle attendait 10 ans, elle la perdrait.

Sous cet éclairage, la signification de l'agitation actuelle en France apparaît clairement. Il s'agit que nous options soit pour les Soviets, soit pour l'Amérique. En ce qui me concerne j'opte pour l'Amérique : a) elle gagnera, b) il vaut mieux être occupés (puisque nous allons y être à nouveau condamnés) par les Américains que par les Russes. Donc, puisqu'il faut absolument la décision dans une solution extrême et que nous n'avons le choix qu'entre Thorez et De Gaulle : De Gaulle. (De Gaulle, je le reconnais, a malheureusement fait toutes ses preuves d'incapacité mais nous n'avons malheureusement pas le choix.)

Et maintenant, Rilet, descendons des événements mondiaux à nos petits événements particuliers. J'aurai fini d'écrire mes Fêtes de la Mort le 20 avril 1948 et je vous propose (si vous le voulez bien) de vous épouser ce jour-là même. Mes deux mois d'amour avant la prochaine catastrophe et la bombe atomique...

Nous ne risquons rien. Nous avons à peu près le même caractère et les mêmes goûts. D'autre part vous vous doutez depuis toujours que je ne vais pas vous procurer des délices sexuels inouïs et moi j'ai la même opinion sur vous. Donc aucun risque de désillusion là non plus. Nous sommes désillusionnés à l'avance. Donc seulement ceci de possible : l'éclatement d'un bonheur que nous n'attendions pas, la grâce. Nous pouvons risquer la grâce étant de toute façon « parés » du côté de la désillusion. A côté de cela un immense avantage et certain, celui-là. L'inspiration pour vos livres, la possibilité d'une richesse d'idées tout à fait merveilleuse. Ça c'est précieux, et je le répète, c'est certain. Maintenant, voici le côté pratique : a) nous ne demanderons pas d'argent à mes parents, ceci pour que vous restiez libre, c'est l'essentiel, b) je tiens à faire la cuisine et à m'occuper de vos chaussettes mais vous prenez une femme de ménage une fois par semaine pour laver les fenêtres et nettoyer les vatières, c) pas de réceptions, pas de mondanités, ou le strict minimum, d) clause essentielle : vous gardez votre chambre où vous êtes seul mais vous m'en donnez une à moi et quand ça vous dit quelque chose, vous venez. Ne restez d'ailleurs pas pour dormir. J'aime mieux – et vous aimez mieux – dormir seul.

Voilà Rilet. Si ça vous dit quelque chose, dites à vos amis – et aux miens – que nous sommes fiancés et que nous nous marierons le printemps prochain à la veille de la Bombe. A vous. Un baiser ?

Alice.

Note (1) Dans la marge, un épais trait vertical, au crayon rouge, tiré par Montherlant.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 15 juin 1947

Rilet,

Je suis brûlée par cette passion de l'absolu. Si je trouvais ce que c'est que la liberté ! Si je faisais de cette liberté le cœur irradiant de mon livre ! Il y a des moments où le génie me gonfle comme une voile. Je crois enflammer les étoiles, mettre à genoux Sartre, etc. Voilà ce que c'est quand des parents trop aimants éloignent leurs gosses de toute préoccupation terrestre jusqu'à des 47 ans... Les médiocres s'enfonceraient dans la nullité intégrale. Les meilleurs sont taraudés par un dépassement d'eux-mêmes qui défie toute imagination et qui est peut-être une catastrophe encore plus terrible.

J'ai lu à la Bibliothèque l'histoire de ce philosophe : Jules Lequier (1). Vous savez, lui aussi voulait découvrir ce que c'est que la liberté, lui aussi était passionné d'absolu et d'amour. Il a mal fini (suicide). Mais c'est aussi que la femme qu'il adorait ne valait rien. Quelle horreur ! Avoir un cœur de flamme et n'être pas compris de celle (ou de celui) qu'on aime ! Je n'imagine pas d'horreur pire que celle-là. Si vous ne me compreniez pas, Rilet ! Si vous refusiez de m'épouser parce que je serais devenue pauvre et en dépit de mes éblouissantes richesses d'âme !

Mais non, personne ne me comprend comme vous. Si même vous ne m'épousiez jamais, j'aurais eu avec vous la satisfaction divine d'avoir été comprise à fond et jusqu'au bout. Je ne pouvais pas rêver compréhension plus parfaite que celle que j'ai eue avec vous et c'est là votre don à moi, « pour toujours ».

J'avoue avoir été quelques fois irritée contre vous, par votre « dureté », mais je m'aperçois aujourd'hui que c'est ma propre vie qui était dure, ces buts éblouissants que je me posais. Vous n'avez fait que me comprendre et m'appuyer dans le meilleur de moi. M'avez-vous aimée ? Si l'amour est cette merveilleuse compréhension – et je le crois – eh bien évidemment ! De moi et de vous, c'est même vous qui avez aimé le mieux.

A vous Rilet,

Alice.

P.S. Je sais faire le pot-au-feu et les soupes aux pommes de terre. Cela suffit je pense, pour ne pas mourir de faim. Du reste, n'est-il pas plus flatteur pour un homme d'épouser une femme de génie qu'une femme de ménage ?

Note (1) : **Jules Lequier** né le 29 janvier 1814 à Quintin et mort le 11 février 1862 à Plérin en Bretagne; il mourut en nageant dans l'océan. Lequier produit une œuvre fragmentaire inachevée, publiée de manière posthume. Ses fragments, publiés pour la première fois en 1865, ont révélé l'œuvre d'un philosophe et d'un théologien d'exception. Principe de la science et de la morale, idéal politique, moteur à l'origine de toute création humaine, la liberté est l'unique pensée de Lequier. Cette pensée a inspiré de nombreux philosophes comme Jean-Paul Sartre en France ou William James aux États-Unis, qui ont utilisé l'idée d'une liberté principielle pour réaliser leurs œuvres, sans jamais citer le nom de Lequier dans leurs écrits. Si à la fin du XIX^e siècle son disciple Charles Renouvier a succinctement évoqué la pensée de Lequier, il faudra attendre les travaux de Jean Grenier et de ses interprètes contemporains pour véritablement comprendre les raisons pour lesquelles il a été « un précurseur sans être un promoteur. »

-523-

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

vendredi 4 juillet 1947

Voulez-vous me téléphoner pour que nous voyions le jour où vous pourriez venir ?
Et puis-je vous demander aussi non de traduire le tout de cet article, certes, qui dans sa majeure partie me paraît un résumé, mais seulement les appréciations qui vous sembleraient devoir m'intéresser. Merci.

Bien vôtre

Month.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 16 juillet 47

Rilet,

Ci-joint cette dernière lettre de Paulhan. Vous avez plus d'expérience et de psychologie que moi : croyez-vous que son amitié soit feinte ?

Et si elle ne l'est pas, il m'aidera dans mes efforts et je tiens là la voie royale – la seule voie – à la notoriété.

Je me demande si je m'abuse pas, mais je sens en moi un formidable génie et qui ne réclame qu'une chose : s'épanouir, venir au jour. Ah oui, que j'aie encore un peu de temps et que je sois déchargée, comme je l'ai été jusqu'à présent, de tout souci matériel. Il me faut aussi rester vierge jusqu'à éclosion du génie. C'est un genre de génie – ne rigolez pas ! – qui exige la virginité.

Mon frère est très calé en électricité et vous renseignerait parfaitement. Il doit avoir son numéro de téléphone (Paul Poirier. Boulogne) dans l'annuaire.

Je ne crois pas, Rilet, que vous épouserez à 60 votre petite de 15 (à propos vous êtes-vous déjà mis en chasse ? Elle doit avoir 5 ans aujourd'hui...). Et quant à moi, je suis sûre et certaine d'une chose : c'est que je ne marierai pas – et pas même avec vous ! – avant d'être illustre. (Et si je ne le suis jamais, eh bien ! je ne me marierai jamais.)

Par contre, si je le suis, je voudrais alors cueillir ma récompense, être heureuse, et je pense que les prétendants, pour une femme si magnifique que votre amie, ne manqueront pas.

Comme je me suis torturée pendant des années, Rilet, et comme, au fond, ces choses sont simples !

Il me suffit d'être ce que je veux être moi-même avec une brûlante passion : illustre. Et alors, tout me viendra par surcroît.

Amicalement,

Alice.

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

vendredi 18 juillet 47

Rilet, j'ai peur que l'appartement soit cambriolé pendant mon absence et que les « *Fêtes de la Mort* » disparaissent. Vous permettrez donc que je vous confie ce texte pendant l'été ; je le porterai dans la semaine chez votre concierge.

Le double de ce texte sera donné à Camus pour sa Revue « l'Arche ». J'espère qu'il le prendra. Comme c'est dur, la notoriété ! Vous m'avez dit que vous vous étiez fait connaître parce que vous écriviez des romans mais la *Relève du Matin*, pourtant, n'était pas un roman !

Vous avez vu que Madame Lupescu (1) avait miraculeusement ressuscité ? Voilà ce que c'est d'épouser les dames « in articulo mortis ». Elles vous jouent ensuite le tour de ressusciter. Je suppose que ce n'était pas dans le programme et que le mari et que le prêtre ont dû faire tous les deux une drôle de gueule.

Quant à vous, Rilet, vous ne vous mariez jamais – ou alors avec moi. Mais moi à mon tour je ne vous épouse que si vous êtes tout fumant de désir. L'idéal, ce serait vous – fumant de désir. Mais j'aime encore mieux un autre que vous, à vous sans désir. Ma valeur vous apporterait-elle le désir ?

Je fais mon possible, mais je ne sais pas.

Amicalement,

Alice

Je vous téléphonerai le jour de mon départ. Vous êtes toujours exquis de tendresse quand je pars.

Note (1) : **Elena Lupescu** (1895 (Jassy), Roumanie – 29 Juin 1977), mieux connue comme **Magda Lupescu**, fut la maîtresse du Roi Karol II de Roumanie et plus tard, en 1947, sa femme après l'abdication.



Elena Lupescu

ooo

-525-

Alice Poirier à Henry de Montherlant

lundi 4 août 1947

Rilet, j'ai chaud pour vous. J'espère que vous faites trempette dans la Seine. Ici, tout le monde est dans l'eau. J'aimerais bien être enfin dans la montagne mais nous préparons les paquets pour nos amis et parents allemands.

Nous ne partons pas avant la fin de la semaine. Peut-être à Pontresina, c'est à 4 kilomètres de St-Moritz mais c'est moins mondain et nous n'avons pas épuisé le paysage.

J'ai vu dans « *Carrefour* » que vous partiez en septembre pour l'Italie et l'Espagne. Vous m'aviez dit octobre, cela ferait plus frais. Si vous allez à Barcelone, Rilet, faites comme si j'étais votre fiancée et rapportez-moi un de ces éventails peints que j'aime tant.

Et vous, que voulez-vous que je vous rapporte ? J'ai vu votre « *Maître de Santiago* » chez Payot, en vitrine.

La chaleur est désastreuse pour l'intelligence : pas une idée. Paulhan m'a écrit qu'il ne partageait pas du tout vos idées sur le mariage – la petite de 15 à 60 ans – et qu'il avait plutôt confiance dans mes projets à moi. Par malheur, ça dépend non de lui mais de vous. Sa lettre est timbrée du Tarn : on n'a pas l'idée d'être dans le Tarn par une chaleur pareille !

Voilà, Rilet. Dites-moi si la chaleur vous inspire et si vos « *Garçons* » avancent.

Il fait si chaud que les Bernois, pourtant d'une pruderie extrême (Sartre et Miller sont interdits), laissent promener leurs petits garçons tout nus dans les jardins. Je trouve ça charmant.

A vous,

Alice

P.S. Vous m'avez dit que vous vouliez épouser une petite de 15 pour lui laisser votre fortune. Mais je croyais que vous aviez un fils ?

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Berne, 14 août 47

Rilet, ma journée a été bonne, aujourd'hui. J'ai trouvé les rapports de la liberté et de la morale. Vous savez que je n'admets pas le système chrétien d'après lequel nous aurions le choix libre entre le bien et le mal. En vérité, nous n'avons pas du tout ce choix libre et au cas impossible où nous l'aurions, nous choisirions évidemment toujours le bien. Il fallait trouver autre chose. Les champs, la solitude, le soleil, la température adorable – 26 degrés à jet continu et pas un nuage ! – me l'ont fait, je crois, trouver. Comme c'est passionnant, ce système nouveau qui se développe peu à peu comme un immense décor de théâtre ! C'est là ma vraie joie. Je ne jouis en réalité pas des autres avantages dont les gens s'imaginent que je jouis. Ou plutôt ils ne sont pour moi qu'un « moyen ». Moyen pour avoir des loisirs, moyen pour n'avoir

-526-

pas de soucis matériels et une bonne santé. Maistout cela doit être utile pour l'œuvre. Ensuite, je vous épouserai – ou un autre. Mais j'aimerais mieux vous.

Il y a votre Equinoxe de Septembre, édition Laffont, à la vitrine du Payot de Berne. Et puis j'ai lu aussi, dans le journal « La Suisse », daté du 12 août, un article (bon, à mon sens) sur Malatesta, édité à Lausanne. Il faudra que je lise ce Malatesta, Rilet, n'oubliez pas.

J'ai lu « Le Puits des miracles » d'André Chamson ; connaissez-vous ? Il m'a paru de bonne qualité. Ardent et tendre, avec des indignations bien placées.

Nous partons samedi pour Pontresina mais je ne vous donne pas encore mon adresse. Il faut toujours craindre que maman, indignée de la mauvaise situation des chambres qu'on lui aura réservées, ne s'enfuit dans un nuage de soufre.

Avec mon affectueuse amitié, Rilet chéri,

Alice

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

20 août 47

Je vous remercie de vous intéresser à ma santé, elle est bonne. Par 35° dehors, je travaille de 8 ½ du matin à minuit ½ aux Garçons, nu dans ma chambre, avec slip, ou même sans slip ; je compte toujours ne pas quitter Paris avant le début octobre pour l'Italie.

J'espère que vous avez beaucoup d'idées.

Les glaciers donnaient des idées à Nietzsche : je crois qu'il a dit cela quelque part. (Il est vrai, la Méditerranée aussi.) Qu'il en soit de même pour vous.

Vous me demandez que me rapporter. Selon nos habitudes : de la ficelle, et du papier pour les W.C.

Bien à vous

M.

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Hotel Saratz, Pontresina
23 août 47

Cher Rilet, c'est évidemment sans slip que vous travaillez aux « Garçons » ; cette remarque m'a fait beaucoup de plaisir : réserve et chasteté de l'imagination féminine !

Je me demande si j'aurais eu aussi plaisir avec Paulhan, ou Jean Bret. Non, j'aurais trouvé pareille observation, de leur part, étrange et inadmissible. J'en conclus, avec ma rare pénétration psychologique, que ce doit être vous que j'aime et même quand j'ai l'air de faire un crochet d'un autre côté.

Pontresina et à 1800 m. de sorte que quand le soleil est caché, on a vraiment froid. J'apprends avec stupeur qu'il peut encore faire des 35 degrés. Aujourd'hui, je suis allée avec Papa au glacier de Morteratsch ; la calotte de glace extérieure est grisâtre et sale mais si vous en cassez un morceau avec une pioche, l'intérieur est tout transparent et extraordinairement lumineux. J'en ai goûté un petit morceau : vous ne pouvez pas imaginer à quel point c'est délicieux, la glace de glacier.

-527-

Nous aimons mieux, Papa et moi, Pontresina que St-Moritz (qui n'est qu'à 4 kilomètres d'ici). Il y a beaucoup plus de forêts, le lac est remplacé par un torrent jaillissant et l'hôtel, quoiqu'au moins aussi cher, est beaucoup moins mondain. Il n'y a pas de dîner aux bougies, ni de dancings, ni de toutes ces mises en scène qui me sont en horreur. Papa aussi préfère payer plus cher pour avoir plus simple ! Il n'y a que maman qui soit assez attirée par le tra-la-la et qui a l'air de le regretter.

Contente que vous ne partiez en Italie qu'en octobre : nous pourrions nous voir avant votre départ.

Des idées ? J'aimerais bien en avoir mais il me faut un minimum de 20 degrés. Et ici, il ne fait 20 degrés qu'au soleil. C'est d'ailleurs quand je suis mécontente de moi que je fais des progrès et non quand je me persuade que j'ai du génie. Aujourd'hui, je suis mécontente.

(Il est d'ailleurs assez humiliant de constater que cette croyance au génie coïncide avec un cycle de phénomènes tout physiques. Chez vous aussi ? Mais je ne suis pas très fixée comment les choses se passent chez les messieurs.)

A vous. Contente de savoir que vous allez bien. Vivez, Rilet, jusqu'à mes 2 mois d'amour et si possible longtemps après.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

mercredi 17 septembre 1947
Hôtel Bellevue Palace
Berne

Rilet chéri,

Mon ami Jean Bret me cause quelque tracas. Je découvre – en comparant à vous, à Paulhan – qu'il existe des différences de niveau entre les êtres, que les uns sont plus intelligents que les autres (et chose remarquable, en avez-vous fait l'observation ? La sensibilité progresse en raison de l'intelligence, l'être qui a les plus fines antennes pour sentir est aussi le plus intelligent...)

Mais revenons à Jean Bret et voici ce qui me cause quelque déception. Comme je lui ai écrit moi-même, il manque de freins. Or savez-vous ce que c'est Rilet, que manquer de freins ? Vous n'en manquez certes pas ! Vous en êtes même trop bien pourvu à mon gré ! Bref, je m'aperçois que ça me déplaît et que ça m'est extrêmement désagréable quand Jean Bret par exemple m'écrit : je vous aime. Ou pis : je vous embrasse.

Ça m'est désagréable. J'éprouve instantanément une opinion rabaisante de lui. Rien à faire contre ce sentiment. J'essaye de me l'expliquer car vous savez que je suis moi-même très libre et fort peu pudique dans mes expressions. En principe, ça devrait donc me faire plaisir. Mais les faits sont là : ça ne me fait pas plaisir du tout. Ça m'indispose, et pour moi-même et à son égard.

Je livre à vos réflexions ce problème psychologique : moi-même ne parlant que de faire l'amour, ayant souvent des expressions presque grossières et d'autre part instantanément choquée, indignée dès que je remarque qu'un homme (qui d'ailleurs me plaît sous beaucoup d'égards) n'est pas avec moi d'une réserve extrême.

C'est drôle, mon frère me disait un jour qu'il n'y a que les putains pour avoir le langage châtié et je ne sais pourquoi je relie ce souvenir à mon expérience du jour : la femme honnête le serait donc dans la mesure où elle l'est peu dans l'imagination et dans l'expression.

Vous me direz que dans le cas de Jean Bret il ne s'agit là évidemment aussi que d'expression puisque je ne l'ai jamais vu. Eh bien non ! Son manque de freins, c'est bien dans la vie qu'il en manque et c'est ça qui me choque.

Autre chose et qui me paraît à la fois du même ordre et pis. Il ne croit pas que vous m'aimiez (alors que Paulhan le croit parfaitement). Or sur quoi se base-t-il pour cela ? Sur le fait – évident – que vous ne me désirez pas (ou extrêmement peu). Ainsi donc, parce que vous avez une envie imperceptible et quasiment indécélable de faire l'amour avec moi, il en conclut que vous ne m'aimez pas. Or je suis violemment choquée – et ce n'est pas ma vanité qui est choquée, croyez-le bien, c'est mon simple et droit instinct de vérité. Il se trompe. Et il se trompe parce qu'il n'est ni assez sensible ni assez intelligent. Déception. Léger mépris. C'est drôle les relations avec les êtres, Rilet, et combien passionnant !

Nous rentrons dimanche. Ma récolte d'idées n'a pas été aussi abondante que je l'aurais voulue. Trop chaud à Berne. Trop froid à Pontresina. Il faut une température optima de 20 degrés.

Amicalement,

Alice.

ooo

Nihiliste et Prophète : un texte d'Alice Poirier « Sur le Maître de Santiago » joint à ses lettres à Montherlant

20 septembre 1947

Contrairement à la littérature des Aragon, Eluard, Sartre, etc. qui veut agir sur les masses, la nouvelle œuvre de Montherlant « *Le Maître de Santiago* », apparaît comme quelque chose de solitaire, de loin du monde, et qui sait pourtant, dans son éloignement même, et par sa puissance poétique, en dire souvent plus long et plus profond sur nos questions et besoins actuels.

Ce nouveau Montherlant, c'est celui-là même que nous avons connu entre les deux guerres et à qui Romain Rolland pouvait dire : « Vous êtes la plus grande force dans la littérature française. » La critique littéraire française actuelle devait s'occuper de cette œuvre, cela d'autant plus qu'il fut fait à Montherlant un procès plus ou moins réussi au sujet de son comportement sous l'Occupation. Et ici se montre la valeur du mot que Montherlant lui-même écrivit en oct. 42 dans la préface de son drame « *La Reine Morte* » : « Et je parle d'ébrouement sans gêne parmi les misères et les angoisses de la France de 1942, car ce que nous donnons dans l'art est comme ce que nous donnons dans l'amour. Ces flammes, trop fortes pour que les plus durs vents puissent les éteindre, sont aussi trop pures pour insulter aux ténèbres. »

C'est le tableau du Greco « *la présentation du capitaine Romero* » qui lui donna l'idée du principal personnage de l'œuvre, Don Alvaro Dabo : « Il y a le réel et il y a l'irréel. Au-delà du réel et au-delà de l'irréel, il y a le profond. C'est le profond que suggère la « *présentation du capitaine Romero*. »

De cette profondeur jaillit la stature étrange de Don Alvaro, qui voit sombrer autour de lui toutes les valeurs autrefois respectées et réalisées par lui-même, et auquel il ne reste plus, après cette négation, comme unique chemin que le chemin vers Dieu, l'offrande de son moi à un Etre plus grand. Ici se présente pour nous la comparaison avec Don Quichotte, le négateur de la réalité au sein même de la réalité, et qui entre à la fin de sa vie dans la profondeur de la connaissance. Cette grandeur de Don Quichotte dans ses derniers instants est aussi celle de Don Alvaro. Toutefois cette grandeur humaine est encore en lutte, chez Don Alvaro, avec la dureté de cœur haussée jusqu'à l'inhumain d'un fanatique de la Chevalerie, du don total à une loi reconnue comme valable. Cet homme est double, il est froid et il est chaud en même temps, sans pitié et pur, repoussant et de nouveau attirant, étranger et ami.

Cet Alvaro, cet homme de l'ancien temps perdu dans une époque nouvelle, cet être loin-du-monde dans l'âme duquel la profondeur s'éveille, doit entrer en conflit avec son entourage. La tante de Mariana lui reproche d'oublier dans ses rêves la réalité et de négliger sa propre fille dans la poussière de sa maison. Mais Mariana, dans son sentiment de respect et d'amour comprend son père beaucoup mieux : « Pour mon père ne compte que ce qu'il y a à l'intérieur de l'âme. »

Le choc Alvaro – monde de la réalité, apparaît quand il se trouve avec ses amis, les cinq chevaliers de l'ordre de Santiago qu'il réunit de temps à autre dans sa maison. Ils veulent l'engager, pour permettre le mariage de sa fille, à refaire sa fortune au Nouveau-Monde. En phrases courtes, il détruit ces plans. Et quand les autres insistent, il parle de l'infamie de ces guerres de conquête coloniales où les plus grands crimes sont perpétrés au cri de « Santiago ». Ce Nouveau-Monde avec toutes ses richesses est pour lui l'origine de la décadence de l'Espagne : « Je suis fatigué de ce continuel divorce entre moi et tout ce qui m'entoure. Je suis fatigué de l'indignation. J'ai soif de vivre au milieu d'autres gens que des malins, des canailles ou des imbéciles. Avant, nous étions souillés par l'envahisseur. Maintenant, nous sommes souillés par nous-mêmes ; nous n'avons fait que changer de drame. »

Il s'insurge contre l'esprit du temps nouveau et derrière ces mots on ne peut pas ne pas reconnaître le Montherlant qui fustige notre époque de la tiédeur, de l'abjection, des scandales et de la décadence : « Je n'ai rien à faire dans un temps où l'honneur est puni, où la générosité est punie, où la charité est punie, où tout ce qui est grand est rabaissé et moqué, où partout, au premier rang, j'aperçois le rebut, où partout le triomphe du plus bête et du plus abject est assuré. Une reine, l'Imposture, avec pour pages, le vol et le crime à ses pieds. L'Incapacité et l'Infamie, ses deux sœurs, se donnant la main... » Ici, c'est la rupture avec le monde, les autres le quittent. Il reste seul en arrière : « O mon âme, vis-tu encore ? O mon âme, enfin toi et moi ! »

Altercation avec Don Bernal, autre aspect du conflit d'Alvaro avec le monde. Don Bernal fait appel au père et à l'ami. En vain. Ici la passion d'Alvaro est poussée jusqu'à un paroxysme de cruauté contre lui-même et contre ses proches. Il sacrifie tout l'humain : « Ainsi, ce que je suis aux yeux de Dieu, ce que je suis à mes propres yeux devrait être compromis, devrait être ruiné à cause de quelque chose qui n'existe que par un de mes instants de faiblesse ? » Ainsi parle le père de son enfant. Il la sacrifie à sa foi, sans hésiter le moins du monde. C'est ici le thème du Vieux Testament, Abraham qui veut sacrifier son fils unique parce que Dieu l'ordonne. « Votre chevalerie vous égare » répond Don Bernal. « Vous êtes un de ces esprits

charmés de leurs propres rêves qui peuvent devenir dangereux pour une société. » Dans cette explication entre Alvaro et Bernal se montre un des secrets de l'art de Montherlant qu'il a un jour formulé ainsi : « Le poète ne peut pas s'empêcher d'être de plain-pied avec tout. » Cela signifie que ce qui est rejeté va toujours pouvoir être cueilli à nouveau. La raison permet de grandes choses, l'obscurcissement de la raison en permet de grandes aussi. » Bernal, la raison, Alvaro, l'obscurcissement de la raison, se font face. La victoire n'est donnée à aucun. « L'ordre n'existe plus, Alvaro, vous le savez bien. » « Je le sais. Eh bien non ! S'il vit encore dans mon cœur, l'Ordre vit encore ! »

La communauté de l'Ordre, la communauté du sang et de l'amitié sont vaincues. La tentation pour la troisième fois s'approche d'Alvaro. Il s'agit de persuader à Alvaro que le roi exige de lui qu'il aille au Nouveau-Monde, cela en son nom de grand chef des Ordres de Chevalerie. Pris dans son honneur de chevalier de l'Ordre, Alvaro hésite, demande un temps de réflexion. Et c'est en ce moment de faiblesse qu'apparaît sa fille Mariana. Elle connaissait l'intrigue et était en train de prier dans la salle d'à côté pour qu'elle réussisse. Mais pendant sa prière l'image du Crucifié s'est métamorphosée en celle de son père et elle s'est aperçue qu'elle voulait sacrifier son père à son propre bonheur. Cela, impossible. Elle est bien la fille d'Alvaro mais en elle vit cet amour chrétien qui lui manque à lui et qui sacrifierait plutôt le propre moi que de commettre une injustice. Et c'est maintenant que se retrouvent père et fille. « C'est aujourd'hui que tu m'es née car c'est aujourd'hui que j'apprends que tu es digne d'être aimée. » Maintenant que la tentation est écartée, Alvaro trouve aussi la force de tirer la dernière conséquence de sa position. Il déclare qu'il se retirera pour le reste de sa vie dans un couvent de l'Ordre. Il essaye d'entraîner sa fille avec lui : « Comment pourrais-je vouloir autre chose pour toi que la vérité ? Deviens moi. »

Et la grande chose se fait, Mariana par amour pour son père accomplit le sacrifice complètement. Mais Alvaro n'a pas compris le sens de ce sacrifice : « Les derniers ! Nous serons les derniers ! Avec toi toute ma race s'éteindra ! » Mais sur cette cime extatique de l'orgueil, il comprend soudain le sens du sacrifice de sa fille et tombe à genoux.

Il vivait jusqu'à présent en dehors du véritable christianisme dans la froideur de l'Ancien Testament. Mais par le sacrifice de l'amour, le surhumain est transfiguré par l'humain, le dur renoncement se métamorphose en union spirituelle. Il prend le manteau blanc de l'Ordre et le met sur les épaules de sa fille. Il reconnaît qu'il doit rester derrière son enfant. « Sang de mon sang », dit-il, « tu es meilleure que moi. Dans un instant, tu as volé par-delà moi, tu vois avant moi ce que j'ai rêvé si fort. » Grâce au sacrifice d'amour de son enfant, et avec elle, il peut donc atteindre le sommet du sentiment d'union et dire les mots finals : « Unum, Domine ».

Ainsi, tout se transforme à la fin en symbole et dans ce symbole est la réponse au problème fondamental du drame : les rapports de l'individu avec la communauté. La réponse de Montherlant est une fois pour toutes négative en ce qui concerne toutes les formes existantes de communauté : « L'Espagne est mon humiliation la plus profonde. » Toutes les grandes formes d'association sont niées. Mais l'Ordre lui-même n'est plus la communauté d'Alvaro. Au moment même où il jette le manteau de l'Ordre sur sa fille, l'Ordre devient le symbole d'une autre communauté, de la communauté des Élus, qui cherchent leur salut en dehors de la masse. « Si je fais

mon salut et toi le tien, tout est sauvé et tout est accompli. » Mais ce salut, c'est le renoncement au matériel, au terrestre, et là est l'aspect positif de la solution que Montherlant nous offre, dans un temps où l'importance égale donnée à l'âme et à la matière, au terrestre et au transcendant, glisse trop souvent en faveur du terrestre.

« Une armature vide » dit de Montherlant et de son œuvre un critique. C'est juste peut-être si nous embrassons toute l'ampleur de sa négation du terrestre. Mais de l'autre côté du réel et de l'autre côté de l'irréel jaillit dans cette armature vide une vie mystique profonde et à l'enchantement de laquelle nous ne pouvons nous soustraire.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

Rome, 29 oct. 47

(Carte postale représentant l'amphithéâtre Flavius au Colisée) (1)

Temps de mai. Peu de touristes. Vie facile. Profusion de tout (notamment de taxis et de voitures). Gens assez aimables. Mais quel morceau de « culture » à avaler ! Et quel temps il y faudrait ! On en est un peu découragé. On cueille tant qu'on peut lauriers et même roses dans les jardins du Palatin, dont on pourrait même emporter des marbres.

Amitiés.

M.

Note (1) : Montherlant passe quelques jours à Rome avec la poétesse et traductrice Mathilde Pomès.

Eulodie Mathilde Pomès née à Lescurry le 18 mai 1886, morte en 1977 est une critique littéraire, traductrice, épistolière et poétesse française. Cette brillante étudiante (lycées Pasteur, Jules Ferry, École des sciences politiques, Sorbonne - niveau doctorat-) fut **la première femme agrégée d'espagnol** (major à l'agrégation en 1916) ; en 1920 la bourse Albert Kahn lui permit un voyage en Amérique du Sud. Elle eut d'autres distinctions : chevalier de la Légion d'honneur ; prix Auguste Capdeville de l'Académie française pour l'ensemble de son œuvre en 1957 ; prix Gabriel Vicaire en 1964. Elle voyagea beaucoup, **entre autres avec Henry de Montherlant**. À sa mort en 1977, Paulette Patout lui rend un hommage *In memoriam* (Cahiers du monde hispanique et luso-brésilien 1977 n° 29, nombreuses données biographiques). Sa tombe est au cimetière de Neuilly. Elle écrivit entre autres livres : *Deux aspects de Montherlant* : Montherlant et l'Espagne, La poésie de Montherlant (Editions Les nourritures terrestres 1934) et *À Rome avec Montherlant* (A. Bonne, 1951)

-532-

Photo et Tombe de Mathilde POMÈS (1886-1977) à Neuilly : première femme agrégée d'espagnol en 1916, poète amie de Paul Valéry et de Montherlant, elle traduisit de l'espagnol de nombreux auteurs et réuni des textes hispaniques (« Anthologie bilingue de la Poésie espagnole »)



Mathilde Pomès en 1931
Amie de Montherlant



Tombe de Mathilde Pomès à Neuilly

Alice Poirier à Henry de Montherlant

Neully, 3 novembre 1947

Mon cher Rilet,

Votre carte est bien jolie. Les cyprès ! Les ruines ! Je rêverai cette nuit de vos bras chargés de lauriers et de roses, ô grand poète ! Si – par impossible – nous nous épousions, est-ce à Rome que vous m'amèneriez ?

J'ai vu Rome en 1923 ou 24, je ne rappelle plus exactement. C'était en mai, je crois, et je n'y suis restée que trois ou quatre jours. Je préparais ma thèse de doctorat à ce moment-là et j'étais pleine du voyage à Rome de Chateaubriand. C'était idiot. Je voyais Rome à travers la « *lettre sur la campagne romaine* » au lieu de la voir par mes propres yeux. Mais je me souviens encore que ces gens qui grimpaient à genoux la « Scala Santa » avaient fait naître en moi une émotion bizarre, presque voluptueuse. Dans mon exaltation, je promettais à Dieu que lorsque je reviendrai à Rome je grimperai moi aussi à genoux la « Scala Santa ». Bizarres idées qu'on a à 23 ans.

Nous avons eu un peu froid à la fin octobre mais maintenant, il fait à nouveau doux. L'affreux, ce sont ces interminables coupures d'électricité et juste au moment où j'ai envie de travailler ! A partir du 7, en plus des coupures totales de 2 jours par semaine, nous serons coupés tous les jours à la tombée de la nuit de 6 à 8 heures. C'est gai ! Que par leur désordre ces idiots qui ne savent pas leur métier puissent faire perdre leur temps à des artistes qui eux, le savent, je n'admettrai jamais cela. Il doit tout de même exister un moyen pour avoir – 3 ans après la guerre – assez d'électricité pour tout le monde. C'est une effroyable et ignoble incurie.

J'ai peur, avec ces coupures, de ne pas pouvoir travailler assez et de perdre l'inspiration qui est en ce moment si belle. J'ai deux chapitres entièrement nouveaux à écrire. Au fond, ce livre, Rilet, n'est pas autre chose que la transmutation en art de l'amour merveilleux que j'ai eu pour vous il y a 20 ans et qui a été arrêté net. L'art devrait donc être merveilleux lui aussi – aussi merveilleux que l'était l'amour. J'ai eu de la chance de pouvoir faire cela. Tout m'a aidé. Ma profondeur et mes vertus qui m'ont empêchée de me « consoler » de l'échec avec vous en épousant un imbécile ou en me suicidant. Votre gentillesse à vous qui ne m'avez jamais découragée tout à fait, qui m'avez conservé, comme une main douce sur ma tête, votre amitié. Enfin mes parents qui m'ont déchargée de tout souci pratique.

Si mon livre est réussi, il me paraît improbable qu'il reste cette fois-ci inconnu. Il y a la conjoncture Paulhan-Sartre. Paulhan qui est amoureux et qui ne demande qu'à me faire plaisir. Sartre qui va sauter sur l'occasion de faire parler de lui de façon tout à fait neuve, inattendue.

Ensuite, je me marierai. Un peu tard évidemment, mais enfin j'aurai eu ce que je veux. Il vaut mieux réussir sa vie à 50 que la rater à 20.

Mon cousin est maintenant à Buenos-Aires réalisant ce désir actuel de tout Allemand : manger à sa faim. Il a profité de ce que sa 2^{ème} femme était d'origine argentine et je pense qu'il a bien fait. Il est lui aussi écrivain, vous saviez ? Je n'ai pas hérité le don de vous ; il était déjà, au moins latent, dans la famille du côté allemand.

Amicalement à vous, Alice

P.S. Quand vous serez rentré, je le saurai, Rilet ? Faites-le-moi savoir.

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 23 nov. 1947
Neuilly / Seine
43 bis bd. Victor Hugo

Rilet chéri,

Je suis inquiète de vous. Donnez-moi de vos nouvelles, ne serait-ce qu'un tout petit mot.

Je vois dans les journaux cette grève des chemins de fer et je me demande, dans ces conditions, comment vous allez faire pour revenir. J'espérais que vous étiez déjà revenu mais un coup de téléphone chez vous m'a fait voir que non.

Il fait chaud et je me dis qu'en Italie, si vous y êtes encore, ce doit être bien agréable.

J'avance mon livre que j'écris maintenant de source, sans utiliser mes notes. J'ai mis du temps à réchauffer la pâte, il y a eu d'horribles dissonances, des obsessions sexuelles qui montraient bien que je cherchais mon équilibre mais maintenant ça va. Je sens quel est mon destin. Le plus grand philosophe femme de France. Plus complète et plus assimilable que Sartre. Il s'agit maintenant de l'affirmer, de le faire voir, que tous s'en rendent compte.

Et pour cela, le seul levier imaginable : Paulhan. Il faut qu'il m'aime, qu'il voie ma valeur et qu'il l'impose.

A propos, il m'est arrivé avec Paulhan une bien désagréable aventure. Je suis tombée, imaginez-vous, sur son article des Lettres Françaises clandestines sur « *La Reine Morte* » et j'ai frémi d'horreur. Quoi ! Ce sont ces histoires malveillantes et totalement fausses qu'il a propagées sur vous ! Vous aviez donc raison de me dire qu'il avait risqué votre liberté et votre vie au moment de la libération. C'est tout à fait exact et j'étais stupéfaite de mon aveuglement et indignée à la fois. (Il a d'ailleurs encore fait pire pour Drieu puisque Drieu l'avait sauvé et que, se mettant à la tête d'une feuille qui s'acharnait contre lui, il a évidemment contribué à sa mort.)

Vous me demanderez si j'aime encore Paulhan dans ces conditions. Mais oui, et c'est ça le miracle. Quand j'ai aimé une fois, j'aime à jamais. Vous, Drieu, lui. Je crois qu'on a beaucoup à pardonner aux êtres.

A vous, Rilet. Donnez-moi de vos nouvelles et gardez-vous en santé.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 7 déc. 1947

Rilet chéri, j'ai essayé de vous avoir ce matin au téléphone pour savoir si votre grippe était guérie.

Je voudrais aussi savoir qui jouera Mariana quand votre pièce sera créée au théâtre Hébertot. J'ai entendu parler de Pierre Blanchar et de sa fille Dominique ce qui serait

-535-

en effet parfait. Mais il paraît que Pierre Blanchar est un communiste virulent et qu'il ne veut rien savoir. Alors ?

Ça m'a l'air bien décevant, Paulhan ? Je me demande si vous n'aviez pas raison le jour où vous m'avez dit que je me faisais de grandes illusions. Je pense maintenant comme vous. Quand j'aurai terminé mon livre – au printemps – je commence à croire qu'il faudra chercher moi-même un éditeur.

Et pourtant, Paulhan a de l'affection. Comme c'est drôle, Rilet. Je suis aimée de messieurs que j'aime. Ils ont d'autre part le pouvoir de me rendre magnifiquement heureuse et ils ne le font pas. Pourquoi ? Quel mystère se cache là-dessous ? Vous m'aimez et vous savez qu'en m'épousant vous me rendriez contente. Vous ne le faites pas. Paulhan m'aime et il sait qu'en me donnant cet éclat littéraire dont j'ai envie, il me rendrait contente : il ne le fait pas, il n'y a vraiment aucune chance qu'il ne le fasse jamais. Pourquoi ? Est-ce que je manque de talent ? Est-ce que je manque d'amour ? Non. J'en ai même beaucoup plus qu'il n'en faut. Alors ? Vous voyez ma stupéfaction. Et cela vient pourtant de moi et de moi seule si je suis dans cette détresse. Quelque chose, de toute évidence, me manque, fait que je suis impossible aussi bien comme épouse que comme écrivain. Mais quoi ? On devrait me le dire car ce n'est sûrement pas très grave et je pourrais le corriger.

Amicalement, Rilet chéri. Téléphonez-moi bientôt.

Alice

ooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

dimanche 21 déc. 47

Cher Rilet,

Je vous souhaite un bon Noël. J'adore l'angélique et j'imagine que vous l'adorez aussi ; aussi je vous en mettrai un bâton chez votre concierge comme cadeau de Noël. Je voudrais aussi vous donner une bougie pour les pannes.

Voilà, Rilet. Epting m'écrit qu'il a lu « *Le Maître de Santiago* », (je me demande bien comment il a pu faire) : « On y reconnaît la griffe du maître ». Il a une parente de sa femme à Paris et qui s'occupe de lui pour les colis. Il m'écrit aussi qu'il sera défendu par Me René Floriot (1). Il paraît que c'est l'avocat qui a défendu tous les gros « collaborateurs » et que son « tarif » n'est pas mince. L'amie qui me renseigne ajoute d'autre part que « ces affaires-là sont fixées d'avance ». Quelle horreur !

Epting se figure naturellement qu'il va être libéré d'un jour à l'autre. Je suis beaucoup moins optimiste et son sort me tracasse beaucoup. Je ne peux rien faire, malheureusement. Je suis assourdie à la maison et ailleurs de conseils de « prudence ».

A vous Rilet, ne vous enrhumez pas, soyez gai, et vivez jusqu'à 90 ans. Nous finirons peut-être par nous marier !

Alice.

P.S. J'ai lu dans un hebdomadaire de concierge qu'une dame de cirque allaitait des petits lions. Je ne sais pas pourquoi la chose m'a émue (nullement indignée).

-536-

Note (1) : **René Floriot** (né en 20 octobre 1902 à Paris, mort le 22 décembre 1975 à Neuilly-sur-Seine) était un avocat français. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, il défendra les collaborateurs et criminels de guerre.

ooo

Henry de Montherlant à Alice Poirier

23 déc. 47

Chère Mademoiselle et amie,

Merci pour l'angélique. J'ai une angine et suis au lit avec la fièvre ; mais fort entouré de soins, ne vous inquiétez. Comme j'ai toujours eu horreur des fêtes de fin d'année cette petite maladie va me permettre d'y couper.

Je pense que vous avez un arbre de Noël, et dansez aux sons du Werther de Massenet.

Amitiés

M/

ooooo

Alice Poirier à Henry de Montherlant

24 déc. 47

Rilet chéri,

Je vous écris au son des cloches de Noël que j'entends parfaitement, silencieusement assise à mon bureau.

Non, je ne danse pas. Je ne sais pas danser, vous l'ai-je jamais dit ? Vous croyez donc que je mène une vie de mondaine ?

Votre angine me tracasse, Rilet. Qui peut vous soigner ? Je voudrais vous téléphoner mais ça ferait monter votre fièvre. C'est gentil de m'avoir tout de même écrit dans cet état. J'ai seulement été surprise par le « mademoiselle ». Pourquoi ne m'appellez-vous pas par le prénom ? Pourquoi ne me tutoyez-vous pas ? Ça ne mord pas. Rilet chéri, je crois que si P. était à votre place, il agirait tout autrement. Ce risque sublime, ce sacrifice, cet héroïsme qu'implique l'amour, pourquoi faites-vous tout ça sur mon dos à moi et jamais un peu sur le vôtre ? Il me semble que vous poursuivez un idéal éblouissant de pur amour mais que j'en fais les frais – d'ailleurs volontairement et consciemment.

Aurais-je été plus heureuse avec P. qui m'aurait, à votre place, épousée ? Mais ne rechignons pas contre notre destin ; je ne voudrais pas avoir eu d'autre vie que celle que j'ai, en réalité, eue.

A vous, Rilet, guérissez-vous vite et téléphonez-moi le plus vite possible.

Alice.

Je comprends que vous aimiez « couper » aux fêtes de fin d'année. Mais moi, j'y coupe toujours et même sans être malade. Quel magnifique artiste que ce Curzio Malaparte ! (1) Vous lisez « Carrefour » ?

Note (1) : **Curzio Malaparte**, né sous le nom de **Kurt-Erich Suckert** le 9 juin 1898 à Prato en Toscane, mort le 19 juillet 1957 à Rome, est un écrivain, cinéaste, journaliste, correspondant de guerre et diplomate italien. Il est surtout connu en Europe pour deux ouvrages majeurs : *Kaputt* et *La Peau*. Dans la lignée de l'auteur du *Décameron*, qui fut le créateur de la prose italienne, Malaparte demeure par son goût de la chronique un fils spirituel de Boccace, et **l'un des prosateurs majeurs de la littérature italienne du XX^e siècle**. Né en Toscane de père allemand, Erwin Suckert, et de mère lombarde, Edda Perelli, Kurt-Erich Suckert fut, très jeune, éloigné de ses parents pour être élevé à Coiano par des paysans pauvres. Malgré de brillantes études et son jeune âge, il choisit de se mettre en danger et s'engage, dès 1914, dans l'armée française. Il s'échappe du célèbre collège et lycée Cicognini où il faisait ses études classiques, il traverse à pied la frontière à Vintimille. Il écrira plus tard dans *Le soleil est aveugle* : « Mais en haut, sur les pics et sur les névés, sur l'immense chaîne des Alpes savoyardes, lointaines et précises dans le ciel de soie pâle, sur cette fuite ininterrompue d'aiguilles scintillantes et de glaciers bleus, l'air limpide et immobile a une cruauté vierge. » Il s'engage comme volontaire dans l'armée française à seulement 16 ans, trichant donc sur son âge, préfigurant ainsi l'écrivain engagé qu'il allait devenir, bien avant Ernest Hemingway et son *Adieu aux armes* de 1929. La *Légion garibaldienne* étant dissoute, il revient en Italie, participe à la campagne interventionniste et s'engage à nouveau dès la déclaration de guerre de l'Italie à l'Empire austro-hongrois : combat sur le front italien dans les régiments alpins (Brigata "Cacciatori delle Alpi"), devient officier, avant de revenir en France où il est gazé lors de la bataille du Chemin des Dames, et est décoré de **la croix de guerre avec palme (1914-1918)**. Les mots vont lui permettre d'exprimer ses idées politiques — *Viva Caporetto*, republié sous le titre *La Révolte des saints maudits*, est d'ailleurs trois fois saisi et censuré entre 1921 et 1923. Les convictions de Malaparte sont si profondes qu'il est persuadé que le collectivisme russe et l'individualisme italien ne sont pas antinomiques et que, ensemble, ils déboucheront sur une société nouvelle.

Il adhère au parti fasciste en septembre 1922. En 1923, dans *L'Italie contre l'Europe*, traduit en français en 1927, il interprète le fascisme comme un syndicalisme politique et invoque la pensée de Georges Sorel et de Filippo Corridoni. En 1924, sous le nouveau régime, il administre plusieurs maisons d'édition, y compris celle de *La Voce* de Giuseppe Prezzolini. Dans la foulée de l'assassinat de Matteotti, il est parmi les défenseurs le plus fervents des « escadrons des intransigeants ». Il fonde et dirige la revue *La conquête de l'État*, qui incite Mussolini au durcissement vers la dictature, matérialisé par le discours du 3 janvier 1925. En 1925, il fait partie des signataires du « Manifeste des intellectuels fascistes ». **Il devient pour un temps un théoricien du fascisme.** Alors qu'au sein du parti, les partisans du courant *strapaese* (retour aux traditions paysannes) et le courant *Stracittà* (futuriste et technologique) s'opposent, Malaparte se tient à mi-distance des deux courants tout en écrivant des articles *strapaese* pour le journal *Il Selvaggio*. Il fonde simultanément avec Massimo Bontempelli en 1926 *la revue 900* (cahiers d'Europe et d'Italie), revue intellectuelle et d'avant-garde à laquelle collaborent aussi bien Pablo Picasso que James Joyce ou des dadaïstes comme Philippe Soupault. En 1928, il devient directeur de la revue *L'Italia letteraria* et, en 1929, rédacteur en chef de *La Stampa* de Turin. L'après-guerre est tumultueuse, entrecoupée d'amours et de duels (notamment avec le socialiste Pietro Nenni et le futuriste Mario Carli). Par la suite, il entame une **carrière diplomatique** qui le conduira à Varsovie, mais qu'il délaisse pour le journalisme et la littérature. Il change son état civil en 1925 pour Curzio Malaparte après avoir lu un pamphlet de 1869 intitulé *Malaparte e i Bonaparte*. Malaparte disait, à propos de son pseudonyme : « Napoléon s'appelait Bonaparte, et il a mal fini : je m'appelle Malaparte et je finirai bien. » Le changement d'état civil est officialisé en 1929. Ses papiers d'identité ne feront plus mention de Kurt Suckert, mais de Curzio Malaparte. « Malaparte est mon étendard. » Ce changement d'ordre symbolique marquera définitivement son appartenance à la lignée des Toscans, en leur compagnie, il mange « l'herbe du ridicule en salade ». Il se dit dans la lignée de Filippo Lippi. Il se dit aussi né comme Filippino Lippi, Rue Gaetano Magnolfi, celle aussi de Marsile Ficin. Son goût des chroniques lui vient de la lecture de Boccace, de Dino Compagni et surtout de Franco Sacchetti qu'il aimait par-dessus tout. Sacchetti, l'auteur de *Il trecento novelle* (*Trois cents nouvelles*) regroupées dans *Opere*. « Une analyse plus technique permettrait de dégager les racines littéraires de son goût de *l'hénaurme*, qui enjambe Dostoïevski et Nietzsche, pour retrouver le monde plein de sève et d'humeur, mais dégraissé, sec et sans bavures des nouvelles de Franco Sacchetti et de Boccace : à la fois chronique, constat, compte rendu de faits sans jugement préconçu, où la farce côtoie le tragique et où il est interdit de ne rien prendre au sérieux. » Grâce à sa solide culture classique, ce « Toscan d'adoption » choisit ainsi de s'ancrer dans le monde toscan. Ce qui lui vaudra bien des critiques. Il se réinvente alors une vraie famille et une fratrie spirituelle ; aux liens de l'hérédité qu'il rejette, il préfère ceux de l'héritage culturel toscan. Il reste toujours fidèle à ses amis proches et lointains dans le temps jusqu'à la tombe, comme au colonel H. Cumming de l'Université de Virginie, dédicataire de *La Peau*, rebaptisé Jack Hamilton dans le roman, ou à son chien Febo. « **Jamais je n'ai aimé une femme, un frère, un ami comme j'ai aimé Febo** », écrit Malaparte dans *La Peau*.



Malaparte en mars 1934, pendant son confinement aux îles Lipari.

Il semblerait que les changements politiques qui se sont opérés à partir de 1925 aient commencé à décevoir les espoirs de révolution sociale qui avait initialement attiré Malaparte vers le fascisme. Mais, ses relations avec le régime se détériorent réellement lorsque, se revendiquant du fascisme révolutionnaire de 1919, **il dénonce les dérives réactionnaires de Mussolini**, notamment dans *Monsieur Caméléon* (1929). Dans son livre, *Technique du coup d'État* qu'il publie en 1931 en France chez Grasset, **il dénonce également la montée au pouvoir d'Adolf Hitler**, et prédit exactement l'élimination des SA par Hitler lors de la nuit des Longs Couteaux. En raison de ce livre et du caractère soi-disant individualiste de ses écrits, on lui retire son poste à *La Stampa*. Mais plus gravement, il est condamné par le régime. Non seulement son livre est interdit de publication en Italie et en Allemagne (où il est utilisé par la campagne électorale socialiste contre Hitler), mais Malaparte est confiné aux îles Lipari, en résidence surveillée pour une durée annoncée de cinq ans. En fait, selon Maurizio Serra, il n'y restera que quelques mois. « Le 12 juin 1935, soit un an et huit mois après son arrestation et un peu moins de trois ans avant la fin de la sanction qui lui avait été infligée, il est remis en liberté conditionnelle.

À Capri, contre l'avis général, l'écrivain fait construire en 1937 une villa loin de toute voie de communication terrestre, sur l'extraordinaire site de Capo Massulo et de ses falaises : c'est l'étrange et fameuse Villa Malaparte. Il résume ainsi son projet à l'architecte chargé de la concevoir, Adalberto Libera : « Faites-moi une maison comme moi ! », dira-t-il. Selon son ami Raymond Guérin, cette maison, « ce n'est pas la demeure d'un voluptueux, d'un dilettante, d'un Sardanapale. C'est celle d'un errant, d'un aventurier habitué à vivre sous la tente. C'est celle avant tout, d'un écrivain qui se bat et ose dire ce qu'il faut dire. » Cette villa, « symbole de sa modernité, aussi bien que de son désir de se mettre en scène et de son goût de la provocation » servira de cadre au film *Le Mépris* de Jean-Luc Godard avec Brigitte Bardot, Michel Piccoli, Jack Palance et Fritz Lang.

Au début de la Seconde Guerre mondiale, il est envoyé, en reportage pour *La Stampa*, comme correspondant de guerre sur le Front de l'Est pour le *Corriere della Sera* en 1941. Malaparte envoie ses articles en Italie, mais leur teneur polémique le fait arrêter et assigner à résidence par les Allemands. Il cache alors le manuscrit de *Kaputt* chez des amis sûrs, à travers toute l'Europe. À partir de cette époque l'écrivain rompt définitivement avec le fascisme et ne retourne en Italie qu'à la chute de Mussolini en 1943, où il participe aux combats pour la libération de son pays au sein de la division de partisans *Potente*. Il fait publier le roman *Kaputt* en 1943, peu après le débarquement allié de Salerne. Ce livre raconte, avec un humour glacé et féroce, drapé dans un baroque morbide, son expérience de correspondant de guerre à l'Est. Il constitue un témoignage cruel et réaliste de cette période où l'Europe est détruite. Terreur et émerveillement s'y mêlent au sein d'une réalité magique : « Le lac était comme une immense plaque de marbre blanc sur laquelle étaient posées des centaines et des centaines de têtes de chevaux. Les têtes semblaient coupées net au couperet. Seules, elles émergeaient de la croûte de glace. Toutes les têtes étaient tournées vers le rivage. Dans les yeux dilatés on voyait encore briller la terreur comme une flamme blanche. » Comme l'écrivait Henri Barbusse dans *Le Feu* : « C'est la vérité des choses qui est folle. » Le critique contemporain Gianni Grana note : « On pourrait se demander si un autre livre européen a pu conjuguer à ce point autant de reportage vécu, de métier littéraire et d'ampleur d'invention ; autant de génie évocateur, de sens poétique complexe, dans la conscience de la crise et de la défaite de l'Europe, dans le massacre de ses peuples et la chute définitive de la civilisation chrétienne et moderne, européocentrique. » Avec le roman *La Peau* (1949), Malaparte met en scène la libération d'une Italie affamée face aux armées américaines qui découvrent l'Europe. On retrouve l'humanisme baroque et désespéré de l'auteur, avec son humour grinçant ainsi que les grands thèmes malapartiens : la honte, le dégoût et la pitié. Ce livre d'une veine tout aussi brutale que le

précédent déroule devant les yeux du lecteur un monde où le pourrissement côtoie l'obscène, l'atroce et le macabre. Ces nouvelles ou chroniques, devenues *roman*, ont été écrites par un homme douloureux qui a vécu l'horrible, et comme témoin ironique, cherche à restituer comme Victor Hugo, la souffrance de ces « choses vues » jusqu'à l'in vraisemblable, jusqu'au cynisme le plus abject, mais avec, dans la prose, une grande ampleur et une riche matière, un goût prononcé pour l'onirisme porté par des mouvements d'images et des procédés de montage qui relèvent de l'art du cinématographe. Malaparte romancier émeut ici, car il est bien proche de la peinture⁴⁶, celle de l'« invraisemblable ». « La comparaison qui vient le plus directement à l'esprit est d'ordre plastique, avec les *Peintures noires* de Goya, ou *Le radeau de la Méduse* de Géricault. » La période fort troublée de l'**après-guerre** donne à Malaparte l'idée d'écrire pour le théâtre. En fuite à Paris (30 juin 1947- novembre 1949), sans doute dans une volonté de rompre avec l'Italie d'alors, il écrit le *Journal d'un étranger à Paris*, mais ses pièces de théâtre sont un cuisant échec : *Du côté de chez Proust* (1948) et *Das Kapital* (1949). À son retour au pays natal en 1949, il exerce sa verve toute toscane de chroniqueur dans des éditoriaux hebdomadaires, le *Battibecco* de 1949 à 1955. 1950 demeure une date importante pour Malaparte comme pour Pavese. Jane Sweigard, actrice américaine se suicide, délaissée de Malaparte. Pavese lui se tue pour une autre actrice américaine, Constance Dowling. Des destins se croisent dans le *vivre-écrire* : « On ne se tue pas par amour pour une femme. On se tue parce qu'un amour, n'importe quel amour, nous révèle dans notre nudité, dans notre misère, dans notre état désarmé, dans notre néant. » Puis, il tourne son unique film, *Le Christ interdit* (*Il Cristo proibito*) qui sort sur les écrans en 1950 avec en vedette Raf Vallone, et Alain Cuny. Il est présenté au Festival de Cannes l'année suivante. Dans ces années d'après-guerre, le cinéaste Malaparte, toujours à la manière d'un journaliste, met en lumière une fois encore l'actualité brûlante et inquiète de l'Italie des années 1950, les rapports conflictuels entre le désir de justice, le lourd ressentiment et la volonté de paix. À partir de 1945, Malaparte tente de se rapprocher du Parti communiste. Il effectue une demande d'adhésion qui est refusée par le parti. **Il meurt après un voyage en Chine en 1957** d'un cancer. Sur son lit d'hôpital, il réitère alors, sa demande d'adhésion au Parti communiste qui est, cette fois, acceptée par Palmiro Togliatti et lègue sa célèbre maison à la République populaire de Chine. Paradoxalement, bien que protestant, **il demande également, le 8 juin 1957, d'être baptisé selon le rite catholique**. En 1959 sera publié un ouvrage posthume : *Il y a quelque chose de pourri* (*Mamma Marcia*), qui se présente comme un dialogue avec sa mère mourante (« Une mère pourrie »). Ces textes polémiques révèlent la profonde déception, la désillusion d'un soldat après deux guerres mondiales. C'est un véritable déluge verbal d'un style éblouissant, où l'auteur dialogue avec les morts. « Il se convertit au catholicisme et prit, en même temps, la carte du Parti communiste, le tout sur son lit de mort ! » Il meurt d'un cancer du poumon à 59 ans. Son corps repose, depuis 1961, dans un sarcophage blanchâtre de pierre locale qui fut transporté en hélicoptère dans un mausolée prévu à cet effet, sur les hauteurs de Figline di Prato, entre Schignano et Vaiano, du côté de Vernio, au-dessus du val de Bisenzio. Sur un mur, il est écrit, selon sa volonté : « Je voudrais avoir ma tombe là-haut, au sommet du Spazzavento » (« pointu et rageur » selon Malaparte lui-même), « pour lever de temps en temps la tête et cracher dans le courant froid de la tramontane. »



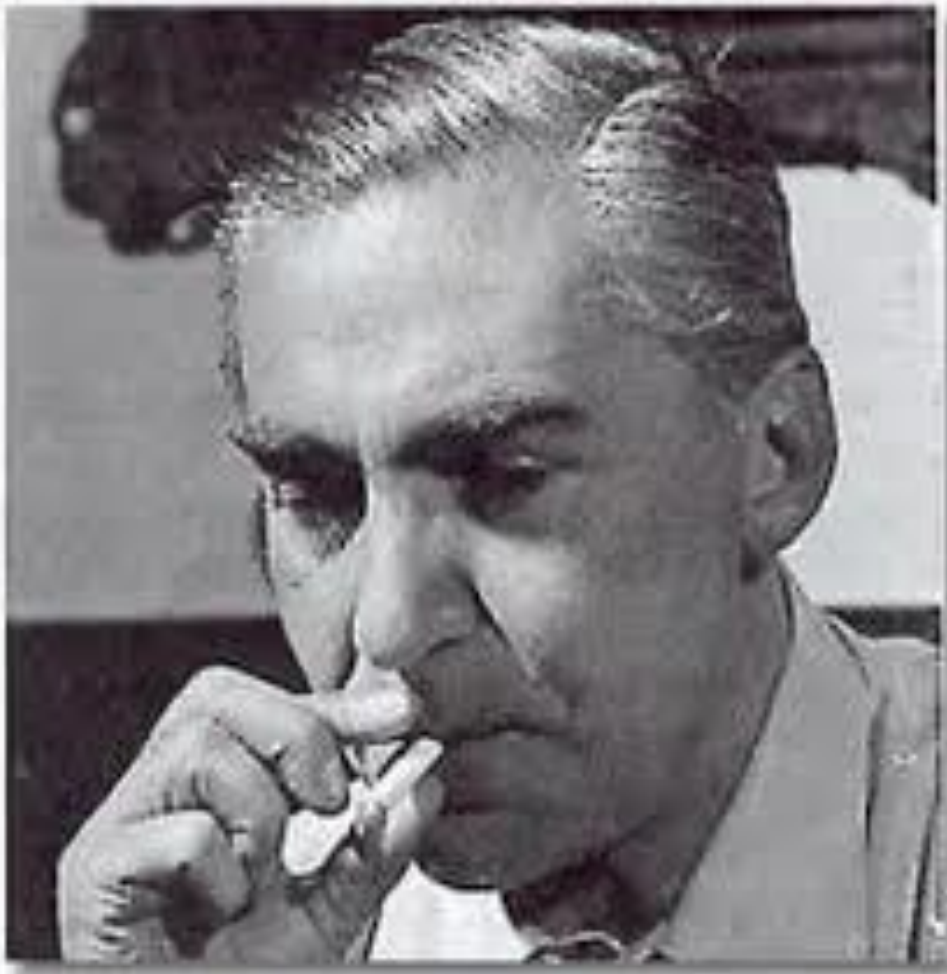
Malaparte et son chien Fedo

« Je préfère les vaincus, mais je ne saurais m'adapter à la condition de vaincu. » dit Malaparte. Il y a des parentés d'écorchés vifs entre les vies et les œuvres de Louis-Ferdinand Céline et de Curzio Malaparte, car ils ont une même fascination face à l'horreur du monde et à sa brutalité, bien qu'ils aient réagi de façon différente sur le plan idéologique. « (À propos des Juifs : qui d'autre a écrit un témoignage aussi bouleversant sur leur persécution

quotidienne dans tous les pays occupés ? Et qui plus est, en 1944, alors qu'on n'en parlait pas encore beaucoup et qu'on n'en savait même presque rien !) » ajoute Kundera dans *Une rencontre*, éclairant Malaparte, mieux qu'aucun écrivain français avant lui. Pour le romancier Alberto Moravia qui fut pour une courte période de temps, pendant sa jeunesse, le « secrétaire » de Malaparte, « sa qualité principale était une ingénuité quasi animalesque. » Pour Maurizio Serra, l'un de ses récents biographes, Malaparte est « nationaliste et cosmopolite, pacifiste et belliciste, élitiste et populiste, écrivain politique à la prose dégraissée et romancier à l'imagination baroque, *arcitaliano* et *antitaliano*, parfois un peu *ciarlatano*, Malaparte ne cesse de nous déconcerter par sa modernité et son perpétuel défi à toute convention admise. » Son confrère biographe et prédécesseur, Giordano Bruno Guerri quant à lui, le définit comme « un anarchiste de droite, ou mieux un anarcho-fasciste, c'est-à-dire un homme fasciné par les idéaux de l'anarchie, mais qui les tient pour irréalisables. Un personnage qui se considère très supérieur à tout ce qui l'entoure, que ce soit les hommes et les événements, et qui s'en sert à dessein pour servir son art et sa vie. Cette vision du surhomme n'en a pourtant jamais fait un réactionnaire. Le fait est qu'il méprisait les idéologies, mais aimait les révolutions. » Selon l'*Encyclopædia Universalis*, « L'écriture de Malaparte fait éclater les genres ; *Les Maudits Toscans (Maledetti Toscani, 1956)* constituent un développement de cette tendance vers le roman-essai : les observations se font toujours plus incisives, le ton polémique devient insoutenable et s'applique à la fois aux idéologies en général et aux mœurs italiennes en particulier. » Comme Pier Paolo Pasolini dans ses *Écrits corsaires (Scritti corsari)*, Malaparte a beaucoup écrit contre *Ces Chers Italiens* et leur provincialisme. Pour le romancier toscan de Prato, Sandro Veronesi, Malaparte et Pasolini sont deux *indéfendables*. « Malaparte était indéfendable par rapport à la droite et au fascisme, tout comme Pasolini par rapport à une certaine gauche plus bigote ou bornée. C'étaient essentiellement deux esprits libres, qui avaient une orientation résolument individualiste et, dans le cas de Pasolini surtout dominée par l'art. Et dans leur diversité, ils se rejoignaient à mes yeux, et souvent leur façon de penser aussi se ressemblait et se ressemble de plus en plus avec le recul. » L'homme qui écrivit : « Un homme comme Pascal ne serait pas possible en Italie », n'est toujours pas en odeur de sainteté dans son propre pays, sauf dans sa région natale. Il avait écrit aussi : « En présence d'un catholique italien, je sens un abîme de méchanceté, d'hypocrisie, de servitude envers les superstitions, de mépris pour la liberté humaine, de bassesse, d'amour du macabre, de haine pour la vie. En présence d'un catholique français, je sens le souffle du libre esprit, de la libre raison, de la libre conscience. » Malaparte a toujours aimé la France et elle semble bien lui rendre cet amour aujourd'hui. Dans son *Journal posthume*, il notait son amour très inactuel de « l'imagination, la grâce, la folie sans passion du XVIII^e siècle. Cette folie froide, claire (si elle peut avoir une couleur) maigre, bleue et blanche, sèche et polie comme un os de seiche, qui est l'esprit secret, l'animateur de toute la machine de la civilisation française. Désormais, la plus fragile au monde, car elle n'est qu'un souvenir, que regret, que longue habitude, elle n'est plus amour mais souvenir d'amour. » Ainsi, il demeure aujourd'hui au purgatoire des Lettres italiennes. « Ce qu'il y a de singulier dans le caractère des Italiens, c'est que leur conscience morale ne se manifeste qu'en présence du sang, car ils subordonnent tout au respect de la vie. » Cet « Archi-italien » (selon Giordano Bruno Guerri) demeure très critiqué, pour ses outrances langagières, pour son « emphase » verbale, pour son « exhibitionnisme » morbide, son côté versatile est très « controversé », et surtout pour son étrange et singulière volonté d'avoir manifesté sans cesse son puissant tempérament tempétueux sous une forme, la plupart du temps, provocatrice et scandaleuse. Selon David Lajolo, ami communiste et critique de Cesare Pavese, « Malaparte était un être absolument contradictoire avec d'énormes défauts et de grandes vertus. Il avait réussi à transformer en vertu même son hypocrisie, en courage la part de lâcheté qui est en chacun de nous. Je l'ai combattu et je l'ai aimé : inimitable dans la jactance, dans l'invention, dans la fantaisie, l'homme et le défenseur d'une seule cause qui s'appelait Malaparte. » Antonio Gramsci eut à son égard un jugement très sévère puisqu'il le traita de « caméléon capable de toutes les scélératesses. » Blaise Cendrars dédicace l'un de ses chapitres de *Bourlinguer* à propos de Naples, « au dégueulasse et génial Curzio Malaparte, auteur de *Kaputt*. » Bruno Tessarech, dans son *Pour Malaparte* écrit : « Plus le captivent la naissance et l'agonie des régimes que leur histoire. Et puis les idéologies, quelles qu'elles soient, l'intéressent peu. Malgré les trésors d'imagination et de rhétorique qu'il a déployés pour défendre le fascisme, il n'y croit pas. À Moscou, à Léninegrad, il regarde le peuple faire la queue devant les étals de marchés aux puces. Bien sûr il découvre la misère, l'atroce pénurie, les difficultés où se débat le régime, mais surtout la patience résignée des pauvres. » Pourtant, Milan Kundera fait, dans son livre (essai) *Une rencontre*, un bel éloge, un exercice d'admiration de romancier européen, face à la puissance des États-Unis d'Amérique. Malaparte est plus proche de Pétrarque que de Garibaldi, donc, plus proche du poète humaniste que du combattant patriote. C'est dire aujourd'hui l'« inactualité » de cet écrivain intempestif, plus admiré en France qu'en Italie⁹⁰. Giuseppe Ungaretti, représentant la poésie, fut présent lors de son enterrement. (Voir les images d'archives de *La Stampa*). Il apparaît nécessaire de lever la véritable « malédiction » qui pèse sur la représentation de l'homme Malaparte, dont le nom est si souvent encore associé au *fascismo*. Eugenio Montale a dit de Malaparte qu'il fut « un exquis causeur et un grand esprit à l'écoute plein de tact et d'éducation⁹³. » Cet homme moderne par son élégance verbale et la grâce de sa plume, « dandy » tant décrié⁹⁴, est devenu au fil du temps **un écrivain classique**. La relecture de *Kaputt* et de *La Peau* témoigne de cette maîtrise du style, de son art littéraire ainsi que de son architecture narrative. Il fut un reporter exceptionnel, un chroniqueur. Céline et Malaparte furent des chroniqueurs, chacun à leur façon. Pour Maurizio Serra, la poétique de Malaparte se résume ainsi : « partir du réel pour le transfigurer, le dévirginiser, le violenter, mais sans jamais le renier, ce qui constitue une des

rare déclarations d'une poétique malapartienne. » (Maurizio Serra, *Malaparte*, Grasset 2011, p. 289.) halluciné doublé d'un écrivain inclassable, dans la tourmente de la première moitié de l'Europe du XX^e siècle en pleine décomposition. Comme l'écrit l'intellectuelle et femme politique italienne Maria-Antonietta Macciocchi, amie de Pier Paolo Pasolini, à propos de Malaparte (cet « écrivain des idées » selon Eugenio Montale) : « L'Européen émerge au-dessus d'un horizon gris qui voulait le condamner au silence. Vers l'an 3000... » L'écrivain européen, Curzio Malaparte, homme de la révolte de Caporetto et de la « civilisation de l'homme humain », souligne dans son ouvrage *Maledetti Toscani* : « Apprenez des Toscans à cracher dans la bouche des puissants, des rois, des empereurs, des évêques, des inquisiteurs, des juges, des seigneuries, des courtisans de toute espèce, comme on a toujours fait en Toscane et comme on fait encore. Apprenez des Toscans "qu'on n'a jamais vu un homme dans la bouche d'un autre", "qu'un homme en vaut un autre, et même moins". Apprenez des Toscans qu'il n'y a rien de sacré en ce monde, à l'exception de l'homme... » — *Maudit Toscan* certes, car « les Toscans ont le ciel dans les yeux et l'enfer dans la bouche » selon le célèbre proverbe (*I toscani hanno il cielo negli occhi e l'inferno in bocca*), mais en tout cas, *Européen exemplaire*. (Sources Wikipedia).

« Malaparte et Montherlant sont, pour moi, deux des plus grands écrivains du XX^{ème} siècle. » (Henri de Meeûs)



Curzio Malaparte 1898-1956

-542-



La Villa Malaparte à Capri



ooo

